

Les jumeaux de la Piazza del Campo

Je suis née en Italie, au sommet de trois collines au cœur de la Toscane. A mes pieds, s'étalent à perte de vue des champs d'oliviers aux petites feuilles vertes-argentées. Leurs branches tortueuses se courbent sous le poids des fruits gorgés de soleil. Des rangées de vignes suivent le doux nivelé des vallons aux contours presque féminins. Sous le couvert du feuillage, de lourdes grappes de raisin couleur vermillon s'accrochent aux ceps nouveaux. Elles donneront le capiteux vin de Chianti. Des champs de blés, parsemés de délicats coquelicots, ondulent tels une mer paresseuse sous la brise.

Au loin, j'aperçois de hauts cyprès, droits et fiers, jalonnant la campagne comme autant de gardiens. Parfois leurs silhouettes s'accompagnent de quelques pins parasols aux formes élancées. Je me délecte du parfum de leur résine odorante qui perle sur l'écorce de bois sombre.

Quelques nuages cotonneux filent sur un ciel d'azur. J'entends le piaillement aigu des hirondelles aux ailes fuselées qui s'ajoute aux chants stridulants des grillons.

Dans ce paysage d'une beauté tranquille, je découvre un beau matin deux jeunes garçons. Des jumeaux. Bruns, aux cheveux bouclés, aux joues rondes et aux doigts potelés. On lit encore dans leurs yeux toute l'innocence de l'enfance.

Leur père a été tué par son propre frère pour une simple querelle d'ego. Les deux enfants ont dû fuir afin d'échapper à leur oncle. L'un monte un cheval blanc à la robe immaculée. L'autre chevauche un étalon noir à la longue crinière. Ces superbes destriers sont le cadeau de deux Dieux, touchés par leur détresse car eux-mêmes sont jumeaux. Lui, le plus beau du Panthéon, représente le Soleil ; elle, sorte d'amazone, symbolise la Lune. Le jour et la nuit. Le blanc et le noir.

Cependant, les garçons ne se sont pas enfui seuls. Ils ont emporté avec eux la Louve nourricière. Celle-là même qui avait recueilli, en leur temps, sur l'emplacement de la future Rome, leur père et leur oncle alors que ces derniers étaient persécutés. L'histoire se répétait et l'animal deviendrait un emblème.

Plus tard, j'assiste à l'installation d'une colonie romaine dans ce lieu déjà chargé de symboles. Le climat est doux et la nature généreuse. Je vois la population se développer au fil des générations. Les cabanes de bois s'agrandissent et deviennent plus élaborées. Petit à petit, la pierre vient consolider les constructions.

Au Moyen Age, la place acquiert une dimension inégalée. Libre et indépendante, elle rivalise d'importance avec la grande Florence. Les enjeux deviennent économiques, déchaînant des luttes politiques puis militaires. Les désaccords sont externes mais également internes.

L'époque est à l'intimidation. Des remparts se dressent. Les grands seigneurs se bâtissent des *castelli*, à l'image de leur puissance. Je ne me lasse pas d'admirer ces palais en pierre rougeâtre avec leur tour de surveillance. De là-haut, on peut surveiller l'entrelacs de ruelles qui serpentent entre les maisons aux toits de tuiles, accolées les unes aux autres. Mais également les petits marchés de quartiers, les commerces et les portes menant vers la campagne. Un Etat dans l'état.

Hélas, je sais pertinemment que la suspicion et la trahison règnent en maîtres. Les clans s'affrontent, de façon souvent très violente. Jusqu'à raser purement et simplement les palais des vaincus. Rien ne doit subsister. J'entends les rumeurs menaçantes au sujet de ces ruines qu'on dit maudites. Personne ne s'en approche. Dans quelques années, ces lieux abandonnés serviront à l'élargissement des voies. La nature a horreur du vide, dit-on.

Par la suite, les esprits échauffés se calment et on en vient à se préoccuper d'architecture et d'esthétisme. Après les rues, on codifie le nombre des balcons, la forme des fenêtres, le dessin des balustres. Partout la même pierre rouge et les briques à la couleur chaude.

Je m'émerveille en découvrant la grande place en forme de coquille Saint Jacques au pavement de brique, récemment édifiée. Autour de sa fontaine, la plus majestueuse d'entre toutes, hommes et femmes viennent y chercher de l'eau mais aussi y bavarder. L'endroit est surtout la scène d'importants évènements, comme cette course de chevaux, où chaque quartier défend âprement ses couleurs. J'aime la ferveur qui soulève le cœur des habitants ces jours-là.

La prospérité est au rendez-vous, les échanges s'intensifient. C'est un carrefour commercial et le passage obligé des pèlerins sur la route de Rome. Je les vois défiler en nombre, qu'importe si le soleil brille intensément ou qu'il pleuve. Voilà pour les âmes.

Quant aux bourses : la solidité des banques locales est renommée dans tout le pays, si bien que l'une d'entre elles sera toujours en activité plus de cinq siècles plus tard. J'en conçois une fierté bien légitime.

L'histoire s'imprime dans la pierre. Les symboles sont toujours présents. La splendide cathédrale qui domine tout est à l'image de ses habitants. La façade blanche et noire rappelle la couleur des deux chevaux offerts aux jumeaux par les Dieux. Je révère le travail des ouvriers : la marqueterie de marbre au sol aussi imagée qu'une bande dessinée, la coupole qui semble inaccessible et le parvis finement ciselé.

Hélas, cette belle ascension économique, intellectuelle et culturelle marque un temps d'arrêt. J'assiste désarmée à une épidémie de peste qui emportera plus de la moitié de la population. Puis il y eut d'autres guerres et des alliances

malheureuses. Il fallut prêter allégeance, subir le joug d'autres plus puissants.

Cependant, malgré les siècles d'une histoire chaotique, je reste toujours belle et mystérieuse. Je captive et envoûte quiconque passe mes hauts remparts.

Je suis la ville de Sienne.